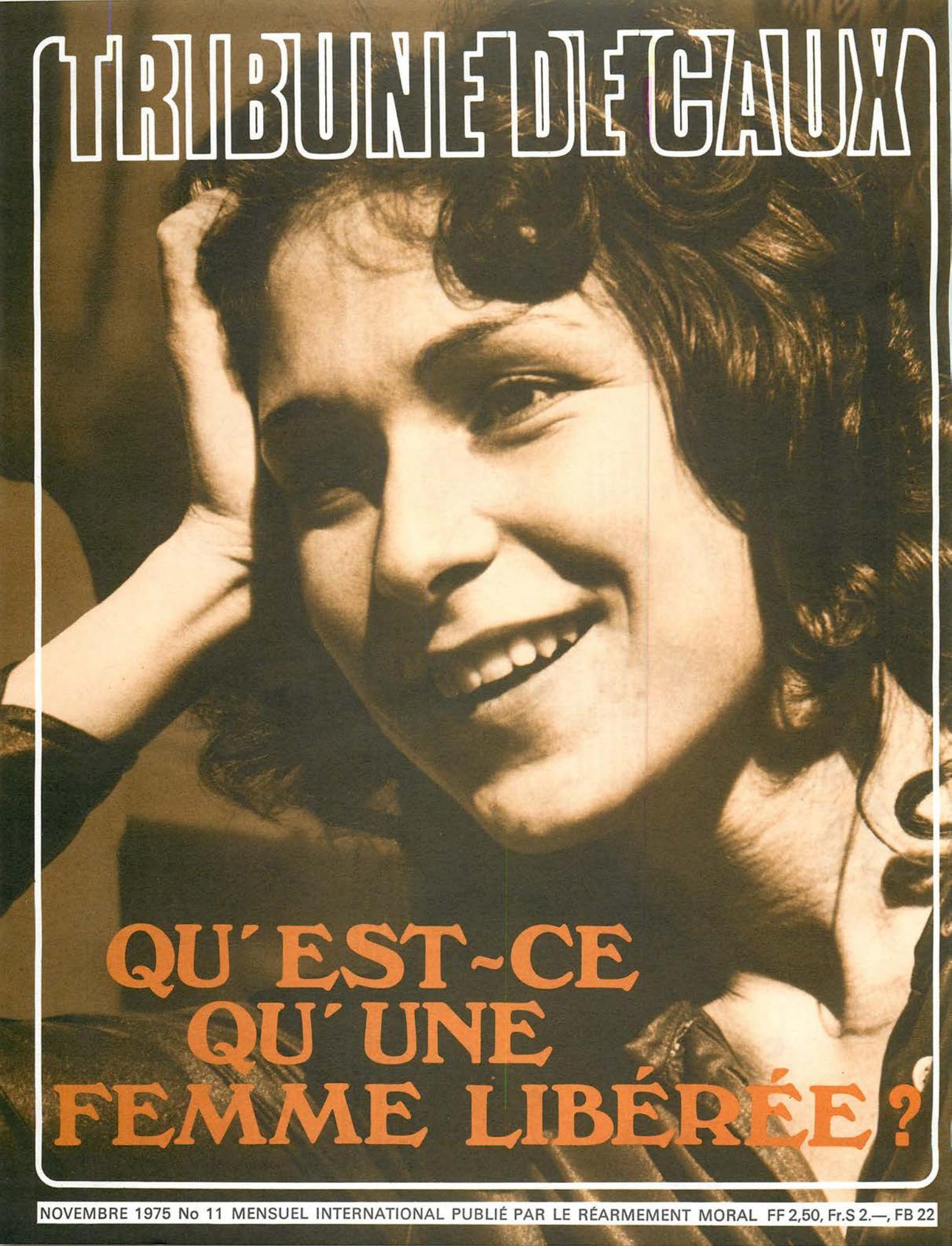


TRIBUNE DE GAUX

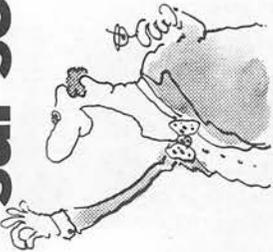


**QU'EST-CE
QU'UNE
FEMME LIBÉRÉE ?**

(Une annonce de Swissair sur son service à bord et au sol.)



Bonjour, cher ami.
Alors, comment s'est passé
ce voyage à Toronto?



Ecoutez-moi bien:
quand je me déplace
pour affaires ...



... je voyage uniquement
en première classe,
par Swissair. Pour Hong-kong,
Nairobi ou Sao Paulo,
je prends naturellement
toujours le DC-10;
la première classe y a été
agrandie.



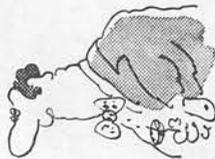
Du reste,
même en classe économique,
on aurait assez de place
en DC-10, car il n'y a
pratiquement jamais plus de
deux sièges côte à côte.



Les bagages à main,
on les loge aisément dans
le très grand casier
situé au-dessus de son siège.
Comme ça, on ne perd pas
de temps à la remise des bagages
à l'arrivée.



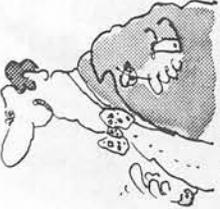
Quant aux formalités de douane
reçues par les
collections d'échantillons,
c'est eux qui s'en chargent
pour vous.
D'ailleurs Swissair
transporte également du fret
dans tous ses avions.



Et puis, il y a
le fameux système de réservation
par ordinateur, le PARS:
On peut même aussi faire
réserver les chambres d'hôtel
et les voitures de location
par Swissair.



On peut
naturellement commander
de la nourriture végétarienne
ou casher ou de régime.
En tout cas,
les menus sont comme ça!



Avant de faire un long vol,
on peut choisir sa place.
Moi, je ne vole plus
qu'en «non-fumeurs»,
quelle que soit la distance.



Quand je vais
en Extrême-Orient en DC-10
ou à New York en jumbo,
j'en profite pour voir le film.
On a aussi le choix
entre 8 programmes de musique.
Vers Rio j'écoute toujours
des sambas ...



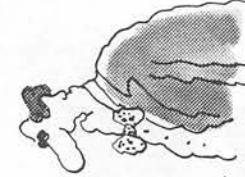
Quand un gosse voyage seul,
ils le prennent en charge.
Il y a quelque temps, ma cadette
est allée ainsi toute seule
rendre visite à sa tante,
à Bangkok.



En Europe,
ils viennent d'introduire
le nouveau DC-9-51.
Jamais encore
on n'avait volé dans un cadre
aussi coloré!



Et les affaires à Toronto?



Comme je l'ai dit,
le voyage fut une réussite
complète ...



Admettons que quelqu'un
se fasse une entorse au pied;
eh bien, ce n'est pas
un si grand malheur chez Swissair,
car ils ont même
un service de fauteuils roulants
dans les aéroports.



Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

Administration et diffusion :

Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS

Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 280. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale: FF 38 ou Fr.s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr.s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement de 2250 francs CFA (abonnement d'un an par avion) ou 1900 F (par voie maritime) à toute succursale de la Société Générale. Libeller « Tribune de Caux - Société Générale, Annemasse. »

Coexistence et idéologie

On ne saura peut-être jamais les causes précises du malaise qui a pesé sur la rencontre Giscard-Brejnev à Moscou. Mais il est assez significatif de constater la fermeté et la rapidité avec lesquelles le secrétaire du Parti communiste soviétique a répondu à la petite phrase du président français souhaitant une réduction de la tension idéologique. Tout se passe comme si Valéry Giscard d'Estaing avait porté un coup à l'honneur et à la dignité de l'Union soviétique !

Force est d'admettre que la lutte idéologique reste la chasse gardée du communisme mondial. Un certain nombre de concessions sont possibles, mais pas dans ce domaine. Détente, oui. Coexistence pacifique, d'accord. Développement des échanges, sans doute. Désarmement, on en discute. Mais aucune

atteinte n'est tolérée au concept idéologique qui donne sa raison d'être à la lutte de millions de communistes et qui assure entre eux une certaine cohésion même si, comme l'affirmement de plus en plus d'observateurs, peu de gens croient encore au communisme en Union soviétique. Si ce concept se désagrègeait, que resterait-il dans ce grand pays hormis l'Armée rouge ?

Tant de grands esprits, depuis vingt ans, nous certifient que l'ère des idéologies est morte. La réaction — ou le rhume — de Brejnev montre que ce qui tient encore ensemble cet immense empire demeure la volonté de communiser le monde. On ne peut reprocher aux dirigeants d'un peuple de vouloir modeler l'humanité entière à leur image. Mais il serait stupide de nier la réalité de ces intentions.

Porno-démocratie

Un raz de marée pornographique submerge nos pays. Certains attendent de ces colonnes une condamnation scandalisée. Plus on refuse de reconnaître en soi l'attrait inavoué exercé par ce trouble étalage, plus on se complaît en propos faciles réprouvant ce débordement au nom de la « Morale ».

Nous devons en effet puiser notre réflexion au fond de nous-mêmes, dans nos réactions les plus secrètes, là où se côtoient le morbide et le sublime, l'animal et le divin.

Notre regard lucide et honnête nous y apprend tous les jours que les mots de solidarité, de fraternité, de générosité, de respect des autres ne s'incarnent en nous qu'au prix d'une victoire, d'un élan de nous-mêmes sur un autre.

Les législateurs invoquent la liberté pour justifier leur non-intervention dans la fruc-

tueuse commercialisation de la pornographie. Ils se doivent de réfléchir si l'élan intérieur qui pousse une part notable de la population à assurer ce succès va, en s'affirmant, renforcer ou saper la démocratie. S'ils sont honnêtes sur eux-mêmes, ils sauront quelle tombe ils sont en train de laisser creuser.

Les images provocantes que nous livrent les moyens d'information laissent dans notre esprit l'image d'une femme qui pourrait être demain la démocratie, enchaînée, rouée et bafouée par les valets de la dictature, réduite à n'être plus qu'un objet vide entre les mains de tous les absolutismes.

Car nous savons combien est fragile en nous le souffle qui nous fait dire : « Tu es mon frère, tu es ma sœur. » C'est pourtant sur ce souffle que repose la démocratie.

M. S.

Caux : conférence de fin d'année

Bienvenue à Caux pour les journées de Noël et du Nouvel-An. Prendre de l'altitude, à tous points de vue, participer à une réflexion en commun sur l'homme et sa participation à la société, se remettre en question soi-même, telle est l'occasion que nous offre cette rencontre d'hiver. Renseignements et inscriptions à nos adresses.

LE SUJET DU MOIS

Tant de choses ont été dites dans le monde en cette année de la femme. Faut-il encore en rajouter ? Et, pourtant, certains points de vue n'ont pas été suffisamment mis en valeur. Le mot « libération », fer de lance de mille croisades, n'a-t-il pas un sens plus profond ? Autour de cette idée directrice : une Suissesse, deux Françaises et une Suédoise.

QU'EST-CE QU'UNE FEMME LIBÉRÉE ?

« Composer le visage
inconnu de la femme
de demain »

Ce n'est pas par hasard que le Mouvement de libération féminine a fait flotter sur l'année de la femme le drapeau noir de « l'avortement libre et gratuit ». Si la justice que le M.L.F. réclame est le droit pour toute femme d'être un homme, l'avortement est bien la garantie de notre libération, car il corrige les inégalités naturelles et permet des comportements identiques aux deux sexes. Pour le M.L.F., le modèle de l'esclave libérée demeure l'ancien maître.

Au terme de l'année de la femme, il n'est pas inutile de nous demander quel genre de libération nous poursuivons et ce que pourrait être une femme complètement libérée, pour autant qu'elle existe. Serait-ce une femme qui sentirait et agirait exactement comme le ferait un homme dans le travail et l'amour, la profession ou la famille ? Le désir profond des femmes, souvent mal exprimé,

n'est-il pas plutôt d'accéder à une façon d'être différente qui s'offrirait aux hommes également ?

On naît homme ou femme au gré des chromosomes, mais on devient un être humain, c'est-à-dire un être qui pense et se détermine à partir d'un centre qui lui est propre, selon un ordre de valeurs qu'il a conquis et qu'il respecte, lui le premier ; un être qui se reconnaît responsable de tout ce qui lui arrive et aussi de ce qui arrive aux autres, par un sentiment croissant de solidarité envers le monde, à mesure qu'en lui-même la substance intérieure se développe et se fortifie.

Aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous, femmes, pouvons tout entreprendre. La science a réduit nos maternités, allégé nos tâches domestiques, doublé le nombre de nos années. Les champs illimités de la connaissance et de l'action s'ouvrent à nous. Qu'allons-nous faire ? Rejoindre dans la contestation les ouvriers, les étudiants, les peuples de couleur et devenir le fer de lance de la révolution, au nom d'une justice que la société nous refuse, ou nous libérer nous-mêmes par un profond changement ?

Le premier acte de notre libération, c'est

de reconnaître et d'accepter consciemment une nature que nous n'avons fait jusqu'ici que subir afin de poursuivre notre croissance selon notre loi propre. De même que le Noir affranchi doit parvenir à être fier de sa négritude et cesser d'imiter servilement le Blanc qui l'a dominé, la femme doit s'honorer du mode d'être qu'elle incarne. A l'heure où il lui devient possible d'être comme un homme, il lui faut affirmer avec force les valeurs affectives et spirituelles qui la spécifient.

L'homme vit aux frontières de lui-même, tourné vers le monde visible à conquérir. La femme sait dans son corps et dans son cœur que tout ce qui est essentiel se passe au-dedans. Son problème actuel est de s'ouvrir au monde sans trahir son intériorité et d'introduire dans les sphères d'activité masculines la hiérarchie de valeurs que sa nature lui inspire.

Au lieu de doubler l'homme dans sa course au profit, à la science, au pouvoir, la femme doit faire contrepoids pour que l'humain l'emporte toujours dans la balance,



Hélène Guisan-Démétriades

pour que redevienne premier tout ce qui ne se voit pas, ne se mesure pas, n'est pas rentable, ne sert à rien, mais dont le manque croissant menace de mort l'humanité.

L'histoire et la littérature sont jalonnées de figures de femmes qui, dans les sociétés dites oppressives, ont montré le chemin. Subterfuge des hommes, selon les féministes ou connaissance du cœur humain ? Electre, Antigone, Iphigénie, Alceste sont issues d'une société qui ne leur reconnaissait guère de droits. C'est elles seules que les Tragiques grecs ont jugées capables d'incarner avec vraisemblance la passion de la justice, la fi-

délimité aux lois divines, l'absolu de l'amour. Elles sont l'honneur d'une civilisation.

Le second pas de notre libération sera de nous prendre en charge nous-mêmes. Durant des siècles, nous avons dépendu d'autrui. Il en reste de mauvaises habitudes. Nous devons, par une décision chaque jour renouvelée, cesser d'être à nos yeux les éternelles victimes, objets de notre pitié, qui tiennent les autres responsables de tout ce qui leur arrive de fâcheux. Il nous faut aussi rompre avec notre état de parasitisme affectif à l'égard du mari et des enfants que nous avons ou que nous n'avons pas ; en finir avec les boucs émissaires de nos échecs et de nos souffrances, qu'ils s'appellent parents, famille, société.

Le combat est sur deux fronts pour rejeter le modèle masculin qui nous dénature et la panoplie des faibles — ruses, larmes, mensonges, flatteries — qui fut longtemps, et pour beaucoup d'entre nous, notre seul recours. Pour être aimées, nous avons forgé nous-mêmes la plupart de nos chaînes. Seule la découverte d'une force au-delà de nous-mêmes peut nous aider à les rompre sans tuer l'amour.

Ce qu'il faut savoir, c'est que les choix infimes de millions de femmes ordinaires pèseront sur l'avenir de l'humanité. Il est possible que par la carence des valeurs féminines nous allions vers une société toujours plus violente, anonyme et cruelle où les cohortes des ego opprimés, luttant chacun pour le triomphe de leur justice, nous entraînent inexorablement vers l'ordre armé des dictatures.

Mais on peut espérer aussi qu'en prenant conscience de ce que nous sommes et de ce qu'il faut défendre nous favoriserons partout de nouvelles formes de vie.

De choix en choix, luttant pour sauvegarder la pureté de nos mobiles, nous composerons ensemble le visage inconnu de la femme de demain, selon un devenir que nous portons mais dont nous ignorons encore la fleur extrême.

Hélène Guisan-Démétriadès

« Réconcilier notre personnalité »

Disons-le sans préambule, je crois que la grande affaire de la femme c'est l'amour. Ce n'est pas nécessairement le cas de l'homme. Cette différence se dessine dès l'enfance. Un petit garçon jouera avec un camion et rêvera de devenir plus tard un héros. Une

Rééducation du langage. Christiane Mallet Watteville, orthophoniste dans la région parisienne, travaille dans des équipes psychiatriques auprès d'enfants perturbés.



Brabo

petite fille jouera à la maman et rêvera au prince charmant. Aimer et être aimée est une aspiration fondamentale sans laquelle il ne semble pas qu'une femme puisse trouver sa plénitude. Aucune réussite professionnelle ne comblera ce besoin-là.

Par contre actuellement dans nos pays nantis d'Occident, la femme désire se débarrasser des inconvénients d'être une porteuse d'enfants. Bien sûr, il y a des nuances. Certaines désirent être tout à fait libérées de cette fonction, et elles en ont maintenant la possibilité. D'autres voudraient en avoir les joies sans en avoir les servitudes. Même si les crèches et les aides de toutes sortes se multiplient en nombre idéal, cette attitude apparaît plus infantile que réaliste. Qui aimera l'enfant pour lui-même, et non pas pour les joies qu'il procure ?

La plupart des femmes veulent bien faire face aux inévitables difficultés, mais elles en refusent l'exclusivité. Je ne vois pas en quoi elles ont tort.

Le temps est révolu, tout au moins en Occident, où la femme n'avait de valeur et d'identité que lorsqu'elle était mère, et encore mère de garçons. Il en reste peut-être encore quelques séquelles... mais le sort des célibataires et des stériles n'est plus une mise à part sociale. Leur blessure est devenue individuelle.

Il est vrai que lorsque l'amour est mort, c'est sur la femme que retombera le poids de l'enfant, et c'est parfois un fardeau terrible, justement parce qu'elle n'avait pas choisi de le porter seule. Aucune aide de caractère social, si nécessaire cependant, ne peut effacer les mutilations causées par le malheur.

Le sort actuel de la femme est bien différent de celui de nos grand-mères et pourtant on n'a jamais tant parlé d'aliénation de la condition féminine. Est-ce un mot à la mode ? Peut-être, mais il y a une aliénation

réelle liée à notre confusion en ce qui concerne l'amour.

Les hommes sont tellement égoïstes. Plus qu'autrefois ? J'en doute. Nous les voudrions moins égoïstes. Excellent. Je pense qu'eux aussi voudraient bien être délivrés de cette terrible exclusivité. Mais comment faire ? Ils doivent souvent en secret se poser cette question lorsqu'ils ont à faire face à nos reproches.

Améliorons les structures, c'est nécessaire. Changeons la société, c'est encore plus vital. Pénétrons pour ce faire dans la chasse gardée des privilèges masculins, pourquoi pas ? Mais les privilèges ont leur versant d'amertume. Nous n'aurons pas les uns sans l'autre. Non, rien de tout cela ne résout le grand problème de l'amour et de l'amour heureux.

Je simplifie, et je le sais, Je ne voudrais pas gommer le fait qu'il demeure de réelles difficultés.

Se voir refuser un emploi sans aucun autre motif que celui d'être une femme, alors qu'on aurait toutes les qualifications nécessaires, c'est révoltant. Mais est-il plus facile lorsque l'on sait qu'un logement est libre de s'entendre dire qu'il ne l'est plus simplement parce qu'on est Arabe ou Noir ? Non, la discrimination et l'injustice ne nous sont pas réservées. Elles s'insinuent partout. C'est un mal permanent qu'il faut combattre. Mais l'amour de la justice sans l'amour des gens est une arme souvent cruelle. Revenons-en donc à l'amour.

Il me semble que toute l'amertume féminine actuelle s'amplifie parce que la dimension de l'amour s'est bloquée autour de la relation des sexes. L'amour d'un homme et d'une femme, c'est en effet extrêmement important, mais ce n'est pas l'unique lieu de l'amour. Je ne pense pas quant à moi que l'amour soit une qualité innée. C'est notre

aspiration à l'amour qui l'est et c'est bien différent. L'amour s'apprend.

Je me suis toujours sentie perplexe et émerveillée devant cet enseignement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Etant donné Celui qui l'a prononcé, je me serais plutôt attendue à quelque chose du genre de : « Tu aimeras ton prochain plus que toi-même. » En effet, lorsque tendues vers une image idéale de nous-mêmes et poussées par la Vertu et le sens du Devoir, nous nous forçons à être ce que nous ne sommes pas du tout, c'est hélas ce que nous essayons de faire. Les jeunes qui n'hésitent pas à remettre en question nos qualités appellent cela de l'hypocrisie. Nous voilà d'autant plus blessées que les sacrifices consentis étaient souvent douloureux et rarement appréciés à leur juste valeur. N'ayant pas su trouver le secret du *plus être* de l'amour, nous l'avons remplacé par un *plus faire* qui nous a usées.

Mais s'aimer soi-même, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Etant donné le contexte de cet enseignement, il y a peu de chance qu'il s'agisse d'une sorte de complaisance indulgente envers soi-même. Les jeunes femmes actuelles ne veulent plus aimer en occultant leurs besoins personnels. Leur recherche est peut-être aveugle mais elle est saine.

Aimer — s'aimer ? A première vue, cela paraît antagoniste. Aimer nécessite un dépassement de soi. Mais ce dépassement est difficile, il ressemble souvent à un refoulement de ce dont on avait envie ou même besoin. Refoulement, voilà le grand mot lâché. Nous ne voulons plus être des refoulées comme nos mères, clament les jeunes. L'ennui c'est que pour la grande majorité des gens, ce mot se traduit à peu près ainsi : « Tout ce qui m'empêche de faire ce que je voudrais m'oblige à refouler. C'est donc néfaste pour mon psychisme. » C'est une désolante confusion. Le refoulement dont parlait Freud est un acte inconscient. Son génie a été de découvrir pourquoi certains refoulements produisaient des dégâts et de dégager ce qu'il pouvait y avoir d'aliénant dans ce processus. Mais tout le monde refoule et ne le sait justement pas ; cela ne produit pas nécessairement des névroses. Une mauvaise compréhension de ces notions entraîne de désastreuses conséquences.

Beaucoup croient que s'aimer consiste à s'autoriser à faire ce dont on a envie. Ce n'est pas forcément faux, et ce n'est pas forcément vrai non plus. L'ennui, c'est que mes désirs sont contradictoires et que, tout choix entraînant un renoncement, je ne puis éviter une frustration. Or, la frustration, je n'aime pas ça, elle sape mon plaisir. Et me voilà tournant en rond autour de moi-même.

Ecouter son désir n'est pas du tout la même chose que de satisfaire ses désirs.

Mais que signifie donc ce singulier ? Pour le savoir, il faut du temps et du silence. Son vrai désir, le plus vrai, le plus profond, personne ne peut le connaître sinon soi-même et pour cela il faut laisser parler ce que soigneusement nous faisons taire. Nos aspirations déçues peut-être, mais aussi des sentiments violents soigneusement camouflés. L'image idéale de nous-même n'y résiste guère. Nous voilà en face de l'honnêteté absolue, non en ce qui concerne nos actes, mais en ce qui concerne notre être. Ce n'est pas nécessairement confortable, c'est en tous cas très libérant. Nous découvrons le pire — et le meilleur. Nous découvrons lentement notre vrai désir. Mais ceci n'est qu'une première étape. Il faut avec notre désir nous mettre à l'écoute de cette voix intérieure dont il est si souvent question dans cette revue. Qu'importe si ce désir nous paraît noble ou affreux, de toutes façons, il n'est qu'un désir. Il lui faudra subir une métamorphose. Poursuivons suffisamment longtemps notre silence. Il s'opère alors dans l'intimité de notre être, parce qu'enfin plus rien n'est forcé et que tout mensonge à soi-même a cessé, une sorte de réconciliation de toutes les couches de notre personnalité. Si nous le désirons, si c'est finalement cela notre désir primordial,

il se produit cette Rencontre avec l'Esprit qui permet la naissance d'un *plus être*.

S'aimer, c'est prendre le temps de découvrir notre désir. Puis de se laisser aimer par Dieu pour que s'accomplisse la métamorphose de ce désir et que commence à naître notre forme future, ce *plus être* — cet homme nouveau que cherche notre époque — et alors l'Amour nous est donné, la fécondation s'est produite. Aucune volonté n'en est capable.

S'aimer et aimer deviennent les deux mouvements d'une respiration. L'antagonisme utile de l'inspir et de l'expir est simplement une dynamique de la vie. C'est cette qualité d'amour-là que cherchent sans le savoir toutes les femmes. Nous sommes toutes appelées à le trouver et à le transmettre.

Dans le creuset d'une vie difficile où la souffrance ne m'a pas été épargnée, j'ai appris qu'en se laissant aimer par Dieu et en aimant selon l'Amour reçu on ne trouve pas nécessairement le bonheur, mais on trouve la joie. J'ai appris que l'amour, la joie, la liberté dansent toujours ensemble. Ils peuvent parfois nous quitter pour un temps, mais cela n'a plus tellement d'importance parce qu'on a goûté à une valeur d'éternité, et que cela nous marque pour toujours.

Christiane Mallet Watteville

« Aux sources de l'amour »

Ce que j'aime, chez les avocates les plus loquaces de la libération des femmes, comme Suzanne Brögger, Erica Young ou Simone de Beauvoir, c'est qu'elles sont déterminées à donner une interprétation du rôle des sexes qui soit plus satisfaisante que l'interprétation traditionnelle. Car celles d'entre nous qui ne pensent qu'à préserver et défendre le *statu quo* sont, à mon avis, les perdantes de ce jeu.

On se lasse vite de la question de savoir si les hommes devraient faire la même quantité de travail domestique que les femmes ou d'autres questions similaires, tout importantes qu'elles soient. L'essentiel n'est pas là.

Il y a en Suède des enfants qui se donnent la mort parce qu'ils comprennent trop bien ce qu'est la vie telle qu'elle est vécue au-



Eva Mäsén.

tour d'eux. Pourtant, pour comprendre le monde d'aujourd'hui, il n'est pas nécessaire de tout essayer, ni de faire comme ce garçon de 14 ans que j'ai connu et qui s'est suicidé, parce qu'il en savait trop.

Pour ma part, j'ai vu chez d'autres une qualité de vie que j'ai expérimentée et qui

me donne l'audace de vivre, de regarder l'avenir en face, d'aimer.

J'ai 25 ans, je ne suis pas mariée, je n'entretiens de liaison avec aucun homme, je n'ai pas d'enfants, ce qui ne m'empêche pas d'avoir de nombreuses idées sur toutes ces questions.

Nous ne savons plus ce que veut dire être femme. Pire, nous pensons que le rôle nouveau dont nous nous affublons, nous ne pourrions l'assumer qu'en renonçant à notre plus belle tâche. Les connaissances de la femme, en effet, dérivent de sa caractéristique propre. Car chaque femme porte en elle l'expérience de la vie créée — la vie physique et, par conséquent, la vie spirituelle. Chaque femme sait ce qu'il en coûte de donner la vie, de faire revivre ceux qui ne veulent plus vivre, de susciter une renaissance.

Dans la Suède d'aujourd'hui on a laissé s'éteindre la chaleur féminine. Ceci s'est fait parallèlement à la diminution des naissances et à l'augmentation des avortements. La cause profonde de cette évolution, il faut la trouver au niveau de nos mobiles. Si nous refusons aujourd'hui d'être des mères charnelles, c'est que nous avons refusé d'être des mères spirituelles. Tous, tant que nous sommes, femmes et hommes, célibataires ou mariés, nous avons cessé d'assumer notre maternité — ou notre paternité — spirituelle. Nous ne savons plus transmettre une vie nouvelle. Nous avons liquidé la joie, nous avons oublié l'art de faire du vieil homme un homme nouveau.

De nos jours, c'est l'Etat-providence qui organise systématiquement le soin des rejetés de notre société. Non que je ne sois pas fière de notre système social, mais il n'y a pas de vrai progrès si les institutions deviennent un substitut — et non un complément — de la sollicitude personnelle dont nous devrions faire preuve à l'égard de nos concitoyens. En cessant de donner sans compter, nous avons rompu avec certaines des lois fondamentales de la vie.

Pendant trois années — de l'âge de 21 ans à celui de 24 ans — j'ai pris soin de deux petits enfants de 4 et 7 ans. Jamais je n'aurais choisi de mon propre chef une telle activité, tant j'étais préoccupée par mon propre développement. Or, cela m'a fait découvrir qu'il n'y a rien de plus mesquin et de plus « sous-développé » que de choisir les seules occupations dont nous pensons qu'elles nous développeront le plus. En fait, ces années ont été parmi les plus riches de ma vie. Quelle satisfaction de se sentir nécessaire à d'autres au point de n'avoir plus de temps pour soi-même ! La vie prend ainsi tout son sens. Car l'éducation et le soin de ces enfants ont exigé de moi un amour et une abnégation qu'on ne m'avait jamais de-

mandés auparavant. Cela m'a conduite à la conclusion que c'est peut-être là que réside l'exigence première du fonctionnement normal des relations entre tous les êtres, entre les sexes. Il en va de même dans le mariage et à tous les niveaux de la société.

Vivre naturellement, cela veut-il dire que l'on choisisse toujours la voie la plus facile ? Comment vivre dans l'harmonie alors que je porte en moi des forces contradictoires ? En tous cas, cela n'est pas possible si je cède immédiatement à toutes les exigences et à tous les désirs que je ressens. Mais en prenant conscience de ces forces et des aspirations qui sont en chacun de nous, en apprenant à les réorienter, c'est ainsi que nous atteindrons notre dignité d'hommes et de femmes libres.

Seule la force de l'amour peut brider mes ambitions égoïstes. Une ambition frustrée, c'est souvent le signe qu'il y a en moi de l'amour non utilisé. Je ne parle pas d'amour « romantique », d'amour de « maison de poupée », de cet amour dont on nous fait croire traîtreusement que c'est la vraie vie. Je parle de l'amour qui est engagement, travail, élargissement des horizons de mon cœur. En un sens c'est un amour utopique, auquel peu de gens croient de nos jours. Mais j'ai foi que nous allons y revenir car la source de l'amour tel que nous l'avons vécu jusqu'à présent est sur le point de tarir. « Nous nous efforçons de donner à notre partenaire de lit le peu d'amour que nous avons, mais le réservoir est vide », m'a dit une fois une jeune fille.

C'est en Dieu que l'on trouve cet amour auquel nous aspirons tous. C'est en saisissant la vérité sur nous-mêmes que nous sommes conduits à comprendre l'amour débordant et inépuisable qu'a pour nous Celui à qui nous devons la vie.

Eva Måsen

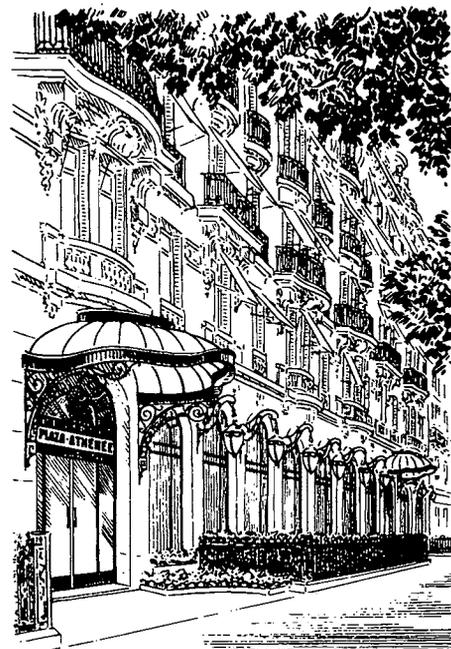
« Prendre soin de notre entourage »

Quand, après une journée harassante passée à vous occuper d'une maison, d'un jardin, d'un rucher, de parents âgés dont l'un est paralysé, vous vous couchez, espérant trouver un peu de repos, vous vous demandez souvent : « Suis-je vraiment utile à la

SUITE PAGE 11

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23



Franciscain, auteur de plusieurs ouvrages sur le **poverello** d'Assise, le Père Eloi Leclerc nous livre ses réflexions sur ce que nous pouvons apprendre de saint François au moment où nous nous préoccupons tant d'écologie. La deuxième partie de ce texte paraîtra dans notre numéro de décembre, en même temps qu'une enquête sur « l'environnement et nous ».

Saint François d'Assise patron des écologistes

par le Père Eloi Leclerc

L'écologie — science de l'environnement — est au zénith de l'actualité. Tout le monde en parle. A l'origine de cet intérêt, il y a la prise de conscience des lourdes menaces qui pèsent aujourd'hui sur notre milieu naturel. Nous assistons, en effet, à une détérioration accélérée de ce milieu : pollution de plus en plus généralisée de l'eau et de l'air, saccage de sites, érosion du sol nourricier, bouleversement des équilibres naturels, vacarme des villes, destruction et altération exercée sur les plantes et les animaux et finalement sur l'homme lui-même victime des perturbations qu'il a introduites dans la nature et dont il n'a pu ni contrôler ni seulement prévoir les enchaînements.

Certes les possibilités d'adaptation de l'être humain sont immenses ; elles peuvent lui permettre de survivre même dans un milieu dégradé. Mais à quel prix ? « Les animaux sauvages, écrit le biologiste René Dubos, peuvent survivre dans les jardins zoologiques, mais en perdant la splendeur d'allure et de comportement qu'ils possèdent dans leur habitat naturel. Les êtres humains aussi peuvent survivre dans le vase clos pollué de la civilisation technique, mais leur adaptation risque de se faire au prix de beaucoup de valeurs humaines... Ce que la crise écologique

actuelle menace de détruire, c'est la qualité de la vie humaine. »

Les causes de cette crise sont multiples. Il y a, bien sûr, l'accroissement de la population du globe : à mesure que le nombre des hommes augmente, les déchets et les dégradations de toutes sortes se multiplient. Il y a aussi les progrès de la technique qui nous donne des moyens toujours plus puissants d'action et de destruction. Fort de ce pouvoir, l'homme de l'âge industriel soumet la nature à un véritable traitement de choc afin de la faire rendre au maximum. Mais il y a surtout l'attitude profonde de l'homme à l'égard de la nature. Toute notre civilisation technique et industrielle s'est construite sur cette idée que l'homme est « le maître et le possesseur de la nature ». Il faut bien voir ce que cette idée implique et l'attitude qu'elle commande. L'homme s'est mis d'emblée au-dessus de la nature ; et celle-ci est devenue, à ses yeux, un ensemble d'objets à dominer et à exploiter, un réservoir d'énergies à conquérir et à piller. Or nous découvrons aujourd'hui les limites et les effets destructeurs d'une telle attitude, inspirée tout entière par la volonté de puissance et de profit.

Devant les graves dangers qui nous menacent, un

changement radical d'attitude s'impose. Ce n'est pas le progrès technique qui est mauvais en lui-même, mais l'esprit prométhéen qui l'anime et l'utilise. Nous sommes invités à nous ouvrir à une autre inspiration. Laquelle ? Un grand spécialiste de l'écologie, le professeur Lyhn White, nous renvoie à l'esprit de saint François d'Assise : il propose ce saint amoureux de la nature comme patron des écologistes.

Le propos n'a rien d'une boutade. L'homme de la civilisation industrielle n'a pensé jusqu'à maintenant qu'à dominer et à exploiter la nature. Il lui faut désormais apprendre à fraterniser avec elle, sous peine de périr avec elle. Et sur cette voie, peut-on rêver d'un meilleur guide que saint François d'Assise ? Dans la crise actuelle, nous aurions grand profit à nous laisser pénétrer par son esprit.

Quelle est donc essentiellement l'attitude de François d'Assise à l'égard de la nature ? Elle se résume en trois mots : émerveillement, fraternité, action de grâces.

L'émerveillement

François est l'homme de l'émerveillement. Les choses de la nature ne sont pas pour lui un simple prétexte à louer Dieu. Il les trouve belles en elles-mêmes, très belles. Et pas seulement les créatures éclatantes, comme le soleil, mais aussi les plus humbles, comme l'herbe des champs. Toute cette beauté l'enchanté. Dans son *Cantique des créatures*, le qualificatif « beau » revient trois fois. Et chaque fois il est attribué à une réalité lumineuse : le soleil, la lune et les étoiles, le feu. La lumière mettait tout particulièrement son âme en fête. Thomas de Celano écrit : « A contempler le soleil, la lune, le firmament et toutes les étoiles, il se sentait monter au cœur une joie ineffable. » Mais son émerveillement s'étendait à toutes les créatures : « Quelle dilatation de toute son âme lorsqu'il considérait la beauté des fleurs et respirait leur parfum ! » Cet émerveillement allait jusqu'à l'extase : « Nous, qui avons vécu avec lui, écrivent ses premiers compagnons, nous l'avons vu se réjouir intérieurement et extérieurement au sujet de toutes les créatures, à tel point qu'en les touchant ou en les voyant son esprit semblait non sur la terre, mais au ciel. »

Cette sensibilité à la beauté du monde s'est sans doute approfondie avec l'expérience. Mais elle a toujours conservé ce qui la caractérise dès son éveil : une certaine candeur devant les choses. Le regard émerveillé de François est un regard « naïf », un regard de nativité. Le monde naît en quelque sorte sous ses yeux. Il le découvre dans sa première fraîcheur. Il ignore tout de l'appareil mythologique dont les hommes de l'Antiquité ont affublé les éléments de la nature. Il ignore également les allégories savantes des clercs de son temps. Son regard va à la chose elle-même, considérée dans sa réalité sensible et première. Les fleurs et les étoiles que François contemple et chante sont des fleurs et des étoiles réelles, rendues à leur vérité native. La beauté des choses ne consiste

pas pour lui dans un arrangement de surface ; elle est, au contraire, une splendeur secrète qui ne fait qu'un avec le miracle de l'existence.

La fraternité cosmique

François ne se contente pas d'admirer la nature. Son attitude n'est pas seulement celle du spectateur émerveillé. Il ne parcourt pas le monde en touriste. Il se reconnaît profondément lié à lui ; il participe à la vie des choses et fraternise avec toutes les créatures. Le mot clef de l'attitude franciscaine par rapport à la nature est : fraternité. François d'Assise ne connaît ni le soleil, ni la lune, ni le vent, ni l'eau, ni le feu... mais frère Soleil, sœur Lune, frère Vent, sœur Eau, frère Feu... Et ce nom de « frère » donné aux réalités matérielles n'est pas, dans sa bouche, une simple manière allégorique de parler ; il exprime son attitude profonde : une communion fraternelle aux choses, une véritable fraternité cosmique.

En quoi consiste cette fraternité cosmique ? Il nous faut tout d'abord dissiper quelques malentendus. On aurait tort de réduire cette fraternité à une affaire sentimentale. Elle comporte certainement une dimension affective. Et on peut même dire qu'elle repose tout naturellement sur une expérience de sympathie et de participation affective à tout ce qui vit et à tout ce qui est. Les premiers biographes de François, Thomas de Celano et saint Bonaventure, notent à ce sujet : « Les sentiments tout naturels de son cœur suffisaient déjà à le rendre fraternel pour toute créature... » Mais la fraternité cosmique de François dépasse ce plan affectif. Sans parler de son inspiration proprement théologique sur laquelle nous reviendrons plus loin, nous devons constater qu'elle consiste essentiellement dans une attitude concrète, pratique, faite de respect et de coopération.

Voici quelques exemples empruntés à la vie quotidienne. Aux frères qui allaient couper du bois dans la forêt, François défendait d'abattre le tronc, afin que celui-ci pût donner de nouvelles floraisons ; il ne fallait pas couper trop bas pour que la vie pût repartir. Simple vue intéressée ? Il y a ici beaucoup plus. Dans cette recommandation passe tout l'esprit de François, son amour de la nature et de la vie. Son souci était de ne pas arrêter la vie, de la préserver et de lui permettre de rejaillir. C'était cela, pour lui, fraterniser avec les créatures. Au frère jardinier, il demandait de ne pas cultiver tout le terrain, mais de laisser autour du potager une bande de terre en friche pour les herbes et les fleurs des champs. Le même respect pratique de la vie se manifeste ici. Le souci du rendement ne doit pas tuer la vie libre et sauvage, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur. Ce respect et cet amour conduisirent bien souvent François à libérer des animaux capturés. Ainsi un jour, un pêcheur qui lui faisait traverser le lac de Rieti en direction de l'ermitage de Greccio lui fit présent d'une poule d'eau... Il l'accepta volontiers, puis, ouvrant les mains, l'invita doucement à reprendre sa liberté.

(à suivre)

«Au fond des choses avec mes élèves»

La carrure solide, le regard pénétrant, Jean Leininger nous reçoit joyeusement dans sa maison de l'Ouest parisien. Depuis quarante ans professeur de mathématiques dans les collèges de son département, il vient de prendre sa retraite et évoque pour nous son existence d'enseignant.

« Chaque jour la vie nous amène à réviser nos attitudes et nos actes. Je me laissais parfois aller, en classe, à des moments d'impatience. Tout à coup la voix s'élève, on se met presque à crier, on accuse les garçons de ne pas être attentifs. A ce moment, je me disais à moi-même : tu te sépares d'eux, tu les juges. Et, tout naturellement, j'étais amené le lendemain à m'excuser.

» Ces excuses provoquaient une détente immédiate et amenaient inévitablement un dialogue. Je pouvais alors parler plus profondément avec eux.

» Un mois et demi avant ma retraite, j'ai eu l'occasion, une fois de plus, de parler à des élèves de la toute première fois où j'avais compris que mon attitude ne correspondait pas à ce que je devais donner sur le plan de la formation du caractère, parce que je n'avais pas vécu moi-même selon les valeurs fondamentales auxquelles j'adhérais. Je leur dis que j'avais cru autrefois que l'on changerait le monde en remettant les instruments de production entre les mains des prolétaires et que cela amènerait l'apparition de l'homme nouveau. Je leur parlai ensuite de mon propre changement, en particulier de l'honnêteté avec ma femme et du fait que j'avais dû lui avouer que j'avais dépensé beaucoup plus que je ne lui avais dit pour l'achat de matériel de haute montagne. Ce sont des choses toutes simples, et je sentais mes élèves ouverts, parce que cela correspondait à la réalité de la vie.

Le sujet était dans la serviette

» Une fois, un garçon m'a avoué qu'il avait fouillé dans ma serviette pour savoir le sujet de la composition qui serait donné le lendemain. Malheureusement, le sujet était dans la serviette. Ce garçon, qui n'était pas



très fort, a eu une note excellente et je l'en ai félicité. Il se trouve que c'était mon fils, que j'avais dans ma classe. Comme c'est un garçon qui tenait à être honnête, il m'a dit la vérité. Ma première réaction a été de me taire, et surtout d'espérer qu'il ne raconterait pas l'incident à ses camarades. Tout en étant reconnaissant de sa loyauté, j'étais vexé que ce soit mon fils qui me joue un tour pareil. Alors nous avons fait ensemble un moment de silence et il m'est venu l'idée que Jean-Paul devrait mettre la chose en ordre et en parler à ses camarades. Il avait eu lui-même la même pensée. Ainsi, à la fin d'une classe, Jean-Paul leur a expliqué ce qu'il avait fait et quelles devaient en être les conséquences. Ils étaient bouleversés. L'un d'eux a dit : « On ne peut pas lui mettre zéro ; c'est trop » courageux de sa part. »

» Dans les jours suivants, deux de ses camarades vinrent lui parler des vols de disques ou de petites voitures qu'ils avaient commis dans les magasins de la ville. Sans que j'intervienne, ils sont allés à quatre payer ou rendre ce qu'ils avaient pris. Il en est resté chez eux quelque chose de profond.

» Tous les mois, on faisait une composition où les jeunes étaient laissés à eux-mêmes devant le problème. Ce qui n'a de sens que si on est honnête. Il m'est arrivé de préparer

ces compositions avec les élèves par un moment de silence et de leur dire : « Pouvez-vous faire ce travail sans moi et sans cor- » répondre entre vous ? »

» Je me souviens d'une de ces occasions où certains ont dit : « Ce n'est pas possible » alors que d'autres approuvaient : « Pourquoi » pas ? c'est un signe de confiance que vous » nous accordez », d'autres encore admettant qu'ils n'avaient pas été honnêtes précédemment. J'ai quitté la salle et plus tard, quand ils eurent remis leur devoir, nous avons de nouveau fait silence pour dresser le bilan. Un élève a admis très naturellement qu'il avait copié.

» Chaque fois que j'ai fait cette expérience, cela a été positif. Cela n'a jamais entraîné de perte d'autorité. En fait, l'autorité vient d'abord du sentiment chez les jeunes que le professeur veut le meilleur pour eux.

» Peu de gens, même parmi les parents, répondent aux vrais besoins des jeunes. Qui, pour la plupart, ne savent plus où aller, ne savent plus où est le bien, où est le mal, ne savent pas quels mobiles les mènent, car ce sont des questions qu'ils ne se posent jamais. »

Jean Leininger évoque un de ses élèves, « un meneur de grèves qui échouait en mathématiques malgré ses capacités intellectuelles et qui m'avait demandé de l'aide ». Tout naturellement les leçons particulières aboutirent à une conversation sur les choses de la vie et à un franc échange. « Moi, je lui parlai de mes luttes. Lui me dit que, s'il était un violent, c'était à cause de son père, qu'il détestait, et me confia des événements de sa vie dont il n'avait parlé à personne. »

Suit alors l'histoire d'un autre garçon difficile, violent, qui injurait ses maîtres, et dont Jean Leininger avait visité les parents. Ceux-ci lui téléphonèrent un jour, parce que le garçon avait fait une fugue. « J'allai les voir. La police venait de téléphoner pour annoncer que le garçon était retrouvé à Marseille. Le père n'avait qu'une idée : la raclée. Je le sentais amer, tendu. Je leur parlai de mon expérience de changement. Nous avons fait un moment de silence. Et le père est parti pour Marseille dans un état d'esprit nouveau. »

Pédagogue de cœur et par vocation depuis son enfance, Jean Leininger était élève à l'École Normale de Versailles tandis qu'une autre passion, dévorante, l'animait : la haute montagne. Il se mit à consacrer plus de temps à préparer des premières (il en compte une dizaine à son actif dans les Alpes et ailleurs) et à une expédition française à l'Himalaya qu'à son travail et se vit forcé de renoncer à des études supérieures.

« Entre ma vie de professeur et ma vie d'alpiniste, il y avait un hiatus. J'étais pour

le changement de la société, mais je n'allais pas au bout de mes convictions. »

C'est celle qui devait devenir sa femme, qui l'aida à effacer ce hiatus. Il avait remarqué cette jeune institutrice parmi bien d'autres parce qu'elle lui parlait toujours de sa foi et des expériences qu'elle faisait avec ses élèves, des enfants de 6 à 8 ans, qu'elle aidait à changer.

Mon mariage : un pari

« Lorsque je la rencontrai, j'avais mes critiques, j'étais mordant, anticlérical, mais ce qu'elle me disait me frappait par sa simplicité, sa sincérité, sa force. Un jour, après bien des déconvenues et des difficultés, je me suis dit : « Elle est institutrice, elle pourrait devenir ta femme. » Lorsque je lui en parlai, elle me révéla qu'elle y songeait depuis longtemps, mais qu'elle y avait renoncé. Nous nous sommes mariés. Pour elle, c'était un pari, car moi, je n'avais pas changé ! »

C'est à cette époque qu'il entra en contact direct avec le Réarmement moral. « Incroyant, ajoute-t-il, j'ai trouvé la foi après les décisions morales que j'ai prises. Car il est impossible de vivre selon les quatre critères absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour sans l'aide d'une force extérieure qui nous guide pas à pas. »

Jean Leininger admet que pour lui la retraite a commencé par une « bataille intérieure ». « Les enseignants, qui ont la vie très difficile dans le monde agressif de la jeunesse — il y en a qui pleurent chez eux, après la classe — aspirent à la retraite. Moi aussi, j'ai joué avec l'idée de tout tirer à moi : le temps, les loisirs, l'argent. Puis c'est devenu clair : cesse de croire à une vie cassée en deux où l'on donne tout, puis où l'on garde tout pour soi. Alors j'ai décidé de continuer de tout donner et d'ouvrir ma maison. »

Décision qui fut vite honorée. Peu après la rentrée des classes, la première sans lui, un groupe de quatre de ses anciens élèves vinrent sonner à sa porte, bientôt suivis de trois autres. « Ils ne savaient même pas où j'habitais et ont dû se renseigner dans le quartier. Ils avaient besoin de parler. »

Propos recueillis par Philippe Lasserre

QU'EST-CE QU'UNE FEMME LIBÉRÉE ?

SUITE

société ? Ma façon de vivre a-t-elle de l'importance ? Peut-elle influencer le monde ? » Vous réussissez à trouver le sommeil et toc ! trois fois ou plus, dans la nuit, le malade vous réveille — vous êtes agitée vous-même, tourmentée, émotionnée — vous finissez par vous irriter, vous impatienter, vous fâcher — vous êtes presque au bord de la dépression — ce mal du siècle — et la réponse à vos questions paraît bien négative.

Il suffit, un matin, après une bonne nuit, d'un moment tranquille où l'on se met à l'écoute et, alors, les mêmes événements se teintent d'une autre couleur et même, vous voyez tant de motifs de reconnaissance : les lettres encourageantes, les personnes mises sur votre route, chaque jour, et ce qui vous touche encore de plus près, les signes — ô combien prometteurs — d'un changement de cœur de ces parents qui autrefois vous ont mise à la porte, lorsque vous vous êtes engagée sur une route qui n'était pas la leur.

Mon sort actuel auprès de mes parents me fait comprendre la vie de millions de femmes totalement absorbées dans des tâches ménagères ou à élever leurs enfants.

Faut-il revaloriser leur travail ? Quelle est la mission de la femme sur cette terre ? Son rôle spécial ?

A 20 ans, j'ai mis tous mes efforts pour devenir l'égale de l'homme, en devenant moi-même ingénieur et chercheur. Par la suite, j'ai eu le privilège de participer pendant vingt années riches et stimulantes à de nombreuses actions du Réarmement moral dans différents continents ; j'ai fait beaucoup. Et depuis un an, je ne fais rien que la routine de millions de femmes : nettoyer, cuisiner, jardiner, soigner. Ce n'est plus ce que je fais qui compte, mais ce que je suis. Je ressens l'extrême pauvreté de ce que je transmets aux autres.

Et pourtant, quelle richesse de n'avoir aucun plan propre, d'être totalement disponible dans les mains d'un architecte qui, bien mieux que je ne pourrais l'organiser, envoie mille et une personnes : l'infirmière, la kinésithérapeute, le docteur, les amis qui viennent rendre visite, aider, etc.

La vraie joie, c'est de prendre soin de chacun, dans la mesure de mes moyens. De

petits détails ouvrent les cœurs. Un panier de pommes, un pot de miel, un gâteau fait maison. Et un jour, l'occasion est donnée de parler plus profondément d'expériences de vie, de choix fondamentaux.

Mes parents qui ne recevaient que très peu d'amis, se trouvent accueillir des dizaines de personnes, ces mois-ci.

Chaque jour la presse, la radio apportent dans notre foyer leur dose de problèmes, mais des nouvelles positives arrivent d'amis du monde entier, évoquant des visages, des sourires, des luttes, des victoires. Tout cela parle à l'esprit de ceux que je rencontre.

La kinésithérapeute ne s'étonne plus que je lui lise des nouvelles de l'île Maurice, de l'Inde ou de Rhodésie. Grâce à mes amis du Réarmement moral, le monde devient vivant pour les amis que j'ai ici.

Tout cela parle aussi à mes parents. En me voyant disponible pour eux, et essayant de donner ce qu'il faut à ceux qui passent par notre maison, ils comprennent mieux ce à quoi j'ai donné ma vie.

Ce qui me donne le plus de courage pour ne pas céder à la facilité, c'est de penser à des personnes bien précises. Par exemple, une amie coupée du monde, depuis que dans son pays on ne fait plus ce qu'on veut. Elle vend des marchandises au bord de la chaussée. Je prie que les gens viennent à elle, car je sais qu'elle peut leur offrir le plus profond de ses expériences — le pain de vie pour son pays. Je prie qu'elle reste fidèle à cet appel car c'est en fait le rôle de chaque femme, mariée ou non, de transmettre la vie autour d'elle.

La femme est faite pour cela, c'est sa mission. Dès qu'elle s'en éloigne, elle se déforme, pouvant même devenir un monstre d'égoïsme ou d'ambition ; mais si elle accepte de prendre soin de son entourage, dans les détails les plus modestes, elle trouve sa plénitude, sa joie dans cette forme de service.

Tagore le disait mieux que moi :

*Je dormais et je rêvais
la vie n'était que joie.*

*Je m'éveillai et je vis
que la vie était service.*

*Je servis et je compris
que le service était la joie.*

Françoise Caubel

(couverture : photo CIRIC)

Autour du monde avec le Réarmement moral

Brésil : rencontre syndicale

Une rencontre syndicale qui, de l'avis de la plupart de ses participants, marque d'« une pierre blanche l'histoire du mouvement ouvrier brésilien », s'est tenue à Pétopolis, près de Rio de Janeiro, du 26 septembre au 2 octobre, sous les auspices de l'Association brésilienne pour le Réarmement moral.

Cette initiative, due à des militants ouvriers expérimentés et bien connus en Europe par leur participation aux conférences de Caux — José Veras, ancien secrétaire général du syndicat des tramways de Rio de Janeiro, Nelson Marcellino, dont l'histoire est racontée dans le film *Hommes du Brésil*, Luis Puig enfin, technicien à la Varig — avait rencontré un grand écho dans les milieux syndicaux. Une commission d'organisation avait été mise sur pied, présidée par M. Herondines Saraiva de Carvalho, président du syndicat des ébénistes de Rio de Janeiro et comprenant trois autres présidents de syndicats de l'ancienne capitale fédérale.

La plupart des 95 participants avaient été envoyés officiellement par leurs organisations, soit 46 syndicats et quatre fédérations représentant au total plus d'un million de travailleurs.

Un document final de la conférence, approuvé à l'unanimité par les participants, exprime en dix points la nécessité « de promouvoir une nouvelle dynamique chez les dirigeants syndicaux ».

De nombreux participants firent part lors de la séance de clôture de certaines décisions courageuses qu'ils avaient prises afin de vivre dans cette nouvelle perspective. Certains

Chant de l'Asie en Scandinavie...

C'est à Aarhus, seconde ville du Danemark, que les jeunes Asiatiques ont pris contact avec la Scandinavie. Un journal local décrivait l'ambiance qui domina les multiples rencontres qui eurent lieu par ces mots : « La rencontre d'une jeunesse qui a souffert et qui a grandi dans les luttes de toutes sortes avec des jeunes qui ont tout — ou presque. »

En Norvège, les jeunes Asiatiques prirent la parole dans 18 écoles et instituts ; ils furent reçus au siège central des syndicats pour une discussion sur « le processus de démocratisation dans l'industrie », s'entretenirent avec le président du Parlement et le ministre des Affaires sociales, et donnèrent plusieurs représentations à Oslo et à Aas, important centre agricole.

... et en Ecosse

Accueillis à l'aéroport d'Edimbourg, aux sons d'une cornemuse, comme il se doit, les

demandèrent également l'organisation de séminaires semblables dans d'autres Etats du pays.

Un syndicaliste de Goiás résumait ses impressions en ces termes : « Ce séminaire a fait pénétrer la pensée de Dieu dans la vie syndicale du Brésil et plus particulièrement dans nos vies à nous, dirigeants syndicaux. Il était grand temps. C'est le début d'une étape nouvelle. »

Parmi les délégués venus d'outre-mer, on



Rengfelt

Dans de nombreuses écoles, tant au Danemark qu'en Norvège, les jeunes Asiatiques sont allés expliquer leur programme de vie « ouvert à tous », comme le démontre ce Japonais.

Asiatiques ont commencé les quatre semaines qu'ils passeront en Ecosse par une représentation dans une Ecole normale où de vifs débats s'engagèrent après le spectacle. Niketu Iralu s'adressant aux étudiants souligna combien « les pays en voie de développement supportent les conséquences de ce que vivent les pays développés. Nous vous lançons un appel pour que vous n'exportiez pas des idées visant à notre développement qui soient le fruit de vos préjugés et de vos haines. » Cinq représentations ont eu lieu dans d'autres salles d'Edimbourg, avant que la troupe ne se déplace à Aberdeen, la ville qui subit le « boom » pétrolier, puis à Aviemore, ville de tourisme et de congrès, et enfin à Glasgow.

remarquait M^{me} Irène Laure, ancienne secrétaire générale des Femmes socialistes de France ; René Prou, métallo dans une usine de la région nantaise et militant CFTC ; Lucie Mvubelo, secrétaire générale des ouvriers du vêtement d'Afrique du Sud, Fred Small, du syndicat des dockers de Brooklyn (New York), et John Morrisson, du syndicat des enseignants de New Jersey, ainsi que deux militants de la Fédération anglaise des ouvriers du transport.



Discussions
de groupe.

René Prou,
de Nantes, au
micro. Assis,
Herondines
Saraiva de
Carvalho,
président du
Syndicat des
ébénistes et
du comité
d'organisation.



Les fêtes d'indépendance de la Papouasie - Nouvelle - Guinée

Nous avons reçu de nos correspondants en Papouasie - Nouvelle-Guinée un récit circonstancié des cérémonies d'indépendance qui ont été célébrées le 16 septembre à Port Moresby et dans l'ensemble du pays. Nous reproduisons ci-dessous de larges extraits de leur lettre.

A zéro heure et une minute, 101 coups de canon tirés d'un navire de guerre australien ancré dans la rade marquaient l'accession à l'indépendance de la Papouasie - Nouvelle-Guinée, tandis que toutes les radios du pays retransmettaient les paroles de Sir John Guise, le nouveau Gouverneur général : « Nous voici indépendants. La Constitution de notre Etat selon laquelle tous les pou-

ment solennel : « Dirigeants élus par le peuple, nous consacrons nos vies à Dieu et à Son service dans la vie chrétienne. Nous proclamons notre loyauté à notre pays et à sa constitution et, avant toutes choses, à Dieu dont nous dépendons tous. »

« Nous amenons le drapeau australien, nous ne le déchirons pas, déclara Sir John Guise au moment de la passation des pouvoirs. Notre pays sort de son isolement. Nous nous joignons aux autres peuples libres de la terre : nous allons façonner notre propre avenir et participer, même d'une façon modeste, à la création d'un avenir meilleur pour tous les enfants de cette planète. » Les Australiens présents, conscients qu'ils représen-



Croix du Sud et oiseau de paradis ornent le drapeau de la 142^e nation indépendante à avoir été admise à l'ONU.

Durant les jours précédents, ce sont les étudiants de l'Université qui avaient entrepris le nettoyage et la décoration de la ville. De même, chaque invité de marque arrivant de l'étranger était accueilli à l'aéroport, et pris en charge pour la durée de son séjour, par deux étudiants. Dans tout le pays, les forces de l'ordre durent travailler jour et nuit et, dans plusieurs cas, les policiers refusèrent de se faire payer la moindre heure supplémentaire. En outre, les visiteurs étrangers furent particulièrement impressionnés de voir si bien respectée l'interdiction totale

En présence des dignitaires étrangers, de tous les élus du pays et des représentants (en perruque) du pouvoir judiciaire du jeune Etat, le prince Charles préside à l'inauguration du Parlement.



Dans le grand stade de Port-Moresby, le gouverneur général Sir John Guise prend la parole après la remise des insignes constitutionnels. A gauche, le gouverneur général d'Australie et le prince Charles.



voirs sont entre les mains du peuple, entre en vigueur. Que Dieu tout-puissant nous guide, nous unisse et nous aide à construire désormais un pays fort et libre. »

Le premier événement de cette journée historique fut un service œcuménique dans la cathédrale catholique en présence des personnalités et dignitaires venus pour l'occasion : le prince Charles d'Angleterre, (sa mère la reine Elisabeth a été choisie par le Parlement comme chef d'Etat), les premiers ministres d'Australie et des îles Fidji ainsi que tous les dirigeants du jeune Etat.

Après une prière d'intercession, le premier ministre Michael Somare prit cet engage-

ment solennel, étaient très émus. Admettant que son pays n'avait pas toujours eu le beau rôle, le Gouverneur général de l'Australie parla des « responsabilités, des défis et des relations nouvelles qui allaient maintenant s'instaurer entre nos deux nations ».

Le nouveau drapeau, orné du célèbre oiseau de paradis, fut ensuite hissé solennellement à un mât planté au sommet d'une colline sur les flancs de laquelle s'étaient massés 30 000 personnes, tandis qu'une escadrille des forces aériennes des deux pays traversait le ciel à basse altitude, provoquant les « ah » et les « oh » de la population.

de toute vente de boissons alcoolisées pendant les festivités, ce qui contribua grandement au calme et à la dignité qui présidèrent à ces cérémonies.

Course de bateaux dans la rade, spectacles et défilés, échanges de cadeaux, remises d'insignes officiels furent les autres événements marquants de ces journées historiques.

Ainsi, malgré le danger que fait peser la menace de sécession de deux parties du pays, et malgré les inconnues de la situation économique, le ton donné à ces cérémonies d'indépendance est de bon augure pour l'avenir de la Papouasie - Nouvelle-Guinée.

(Photos : Australian Information Service)

ROBERT CARMICHAEL par lui-même

Grâce à des documents réunis par sa famille et ses amis, Robert Carmichael, un industriel qui fut avant tout un homme d'action, témoigne dans cet ouvrage de sa recherche d'une économie mondiale plus juste et humaine. Nous reproduisons ici deux brefs passages du livre : l'un est extrait d'une intervention de Robert Carmichael relative aux accords Matignon ; l'autre d'un hommage rédigé par un ami qui partagea sa vie professionnelle.

Le 8 juin 1936, j'étais à la tête de l'industrie textile dans son ensemble pour siéger aux « Accords Matignon ».

J'avais en face de moi comme représentant des ouvriers de l'industrie textile, Maurice Mercier, de la Confédération générale du Travail, avec lequel nous nous sommes si souvent retrouvés pendant les vingt-cinq années suivantes.

Nous avons signé un accord qui donnait des avantages substantiels aux travailleurs. Leur révolte avait des raisons ; beaucoup d'entre eux étaient extrêmement mal payés, en particulier dans le textile. Ce fut du reste pour moi une surprise de découvrir les feuilles de paie telles que je n'en avais jamais imaginé !

Nous avons pu faire un travail fort utile avec Maurice Mercier pour faire face à tous les problèmes de l'industrie textile. Bien que nous nous soyons opposés violemment jusqu'à la signature de l'accord, nous avons pu commencer à travailler ensemble pour tenter de diminuer les tensions qui existaient. Il s'établit entre nous une réelle confiance mutuelle ; un jour, il se trouvait dans l'impossibilité de venir à la réunion où il aurait dû siéger en face de moi ; il envoya ses adjoints et leur dit : « Ecoutez, vous pouvez y aller, vous n'y connaissez rien, mais cela n'a pas d'importance. Je suis sûr que M. Carmichael ne fera absolument rien que ne soit exact et correct. » J'appris cela plus tard. J'avoue que ce geste de confiance m'a beaucoup touché.



Robert Carmichael a senti le prix à payer pour parvenir à une unité réelle et s'est ef-



forcé de définir, pas après pas, les conditions nécessaires pour l'obtenir.

L'essentiel de son action a été un lent et persévérant travail sur les hommes : découvrir dans chaque situation les personnalités-clés, s'en faire des amis, apprendre à les connaître dans leur foyer (rôle capital des épouses), dans leurs activités autres que professionnelles, dans leur action civique ou politique. Constituer ensuite des équipes avec ces hommes, en discernant ce qui les oppose, en réglant peu à peu certains conflits de base, en cherchant à transcender les intérêts particuliers, étroits ou à court terme, par une vue d'avenir plus large et un objectif commun.

Commandez dès aujourd'hui :

ROBERT CARMICHAEL par lui-même

Préface de Jean Rey

Fr.s. 10.— 15 FF

« PHILIP VUNDLA SUD-AFRICAIN »

par Kathleen Vundla

traduction française de Jacqueline Piguet

Fr.s. 5.— 9 FF

aux Editions de Caux

Case postale 218, CH - 6002 Lucerne
ou : Réarmement moral
68, bd Flandrin, F - 75116 Paris

A paraître le 20 novembre : « PHILIP VUNDLA SUD-AFRICAIN »

La situation dans les pays d'Afrique australe est en pleine évolution. Des concertations se nouent. Des positions bougent qui semblaient, hier encore, irrémédiablement bloquées. Des idées nouvelles apparaissent, chez les Blancs comme chez les Noirs, sur les moyens de remédier à l'injustice et de construire l'avenir.

Un de ceux qui s'est battu avec le plus d'acharnement pour faire évoluer l'Afrique du Sud sans effusion de sang a été Philip Vundla, le leader noir décédé en 1970. Sa femme Kathleen a écrit un livre sur sa vie que les Editions de Caux publient ce mois-ci sous le titre *Philip Vundla Sud-Africain*.

Né au Ciskei, dans une humble famille de paysans, le jeune Philip reçut sa première instruction à l'école missionnaire du village. Il est brillant élève, mais, parce qu'il s'intéresse à la politique, on lui refuse l'accès aux études secondaires. Qu'à cela ne tienne, il devient militant syndical. Il organise les mineurs, les instituteurs, mène des grèves, des boycotts, des marches qui feront date.

Mais, si un journaliste écrit après la mort de Vundla que l'Afrique du Sud se souviendra de lui, c'est qu'après une rencontre inattendue, il était devenu le pionnier d'un combat qui dépasse la question raciale.

« Ce qui compte, ce n'est pas la couleur de votre peau, disait-il, mais ce qui se passe dans votre cœur. » Pour lui, tout le problème de son pays se ramenait à des relations entre les hommes. « J'ai perdu toute peur de qui-conque », disait-il. Il traitait chacun d'égal à égal et se donnait sans réserve à chacun. Il lui est arrivé de téléphoner à un ministre du Gouvernement blanc : « J'ai à vous parler. A quelle heure prenez-vous le thé dans votre bureau ? » et de se trouver quelques instants plus tard en conversation avec lui.

Philip Vundla a été un précurseur. Aujourd'hui beaucoup d'autres Sud-Africains, dans son sillage, veulent faire passer dans la vie quotidienne de millions de gens ce qu'ils ont découvert. Ils savent que le changement personnel n'est qu'un commencement, mais que c'est aussi un préalable nécessaire à une transformation réelle de structures qu'ils jugent inacceptables.

L'ELECTRICITE AU SERVICE DE LA CLIENTELE



En moins de quatre ans, l'opinion est passée d'un optimisme sans nuance à un pessimisme sans mesure.

Après avoir été célébrée pendant 20 ans, la croissance se trouve en procès. Survienne la crise du pétrole, l'énergie devient le symbole de toutes nos difficultés, de toutes nos imprévoyances. Et pourtant, les avertissements ne manquaient pas, dont les précédents rapports d'activité d'Electricité de France s'étaient faits l'écho à plusieurs reprises au cours des dernières années.

C'est que dans un secteur aussi lourd que le secteur énergétique, le service de la clientèle ne se résume pas, pour une entreprise publique, à la seule fourniture d'énergie au moment où la demande se présente. Il faut sans répit se mettre en mesure de desservir demain et pour cela engager dès aujourd'hui des travaux qui durent quelques années: la construction d'une centrale demande cinq ans. Il faut aussi préparer les solutions du futur: les délais de maturation de nouvelles techniques sont très longs, tandis que ceux de reconversion des parcs d'appareils au niveau des utilisateurs ne sont pas moins importants.

Cette tâche, Electricité de France s'est toujours efforcée de la remplir, comme l'éthique du service public le lui commandait.

Il reste qu'aujourd'hui, au moment même où l'événement semble confirmer la nécessité d'actions fondées sur des vues à long terme, le rôle que peut jouer l'électricité dans les redéploiements nécessaires n'est pas toujours clairement perçu.

PUBLICITÉ

Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.



Modèle reproduit
réf. 01 0210380. Acier.
Suspension du mouvement
brevetée. Automatique.
Étanche. Changement ultra-
rapide de la date. Verre
minéral trempé. Bracelet ex-
clusif. Se fait aussi en
montre pour dames. Autres
modèles avec jour
et date.
A partir de Fr. 370. —

ZENITH

The quality goes in before the name goes on.